

ARGUMENT

La problématique des fins du monde nous fait passer de la peur de subir à la prévention requise pour tempérer un excès d'initiatives.

I. Le premier volet devrait mesurer l'évolution des positions subjectives dans lesquelles l'homme a souvent fui l'effroi de sa disparition.

II. Dans un second volet, l'objectivation des limites propres à l'univers et aux formations qui s'y manifestent, semble appeler (plus vite qu'on ne l'imaginait) l'autolimitation du pouvoir de sujets, dépendant de l'environnement d'objets dont l'existence commande la leur.

La vocation humaine à penser dans l'univers la ressource du divers n'est-elle pas la réponse salutaire pour conjurer, autant que faire se peut certaines fins du monde?

Les "Fins" du monde.

La peur, millénariste ou non, qu'a inspirée aux hommes une fin du monde si contrastée avec celle de leur propre mort individuelle, sous-tend les discours mythologiques, religieux ou métaphysiques qui l'ont mise en bonne place. Les progrès de la science et de la technique, en précisant toujours plus objectivement une telle éventualité, ont été solidaires d'un recul critique à son endroit. L'entrée dans l'ère nucléaire apparaîtra à plus d'un titre comme la marque d'une mutation sans précédent donnant sens au trait de post-industriel - quels que soient le nombre et la qualité des industries survivantes. C'est dire combien démêler les fins assignées au monde par l'"homo sapiens-demens" que nous sommes - comme termes, tantôt opposés, tantôt consonants avec le sens - constitue un problème d'actualité. Reconnaître l'intrication des eschatologies et des téléologies, avant de tenter de les dépasser par un éclairage critique et génétique, n'est-ce pas la voie pour faire enfin chanter nos lendemains...dans un monde dont M. Weber dénonçait, il y a près d'un siècle, le désenchantement?

I. L'ESCHATOLOGIQUE ET LE TELEOLOGIQUE.

L'angoisse de la mort et la difficulté de penser le néant ont multiplié les collusions entre la mise en avant des "derniers moments" ou de l'anéantissement et celle des motifs de les justifier, voire de les surmonter, à la faveur de quelque permanence fondative. Bien des eschatologies ont cherché compensation dans une sôtériologie, tandis qu'une spécification théologique n'était pas nécessaire pour régler téléologiquement la marche du monde. A moins que celle-ci soit de l'ordre du "jeu": thème contemporain (où K.Axelos relaie E.Fink) ayant peut-être trop renoué avec le tragique grec, le sans fond et le temps, pour ne pas apparaître comme un empêchement de tourner en rond du finalisme traditionnel. Les liens entre la finalité et une certaine éternité ne heurtent-ils pas les soucis temporels de notre époque? Il n'est pas jusqu'à son application à l'histoire qu'on ne puisse soupçonner d'être dogmatique et rétrograde: assez pour appeler à la débouter de ses supposés droits. La modernité a favorisé un historicisme dont la rationalité "machiniste" et totalisante a abouti aux totalitarismes. Les crises de cet arraisonnement du monde par l'homme ne pouvaient conjurer l'invasion du nihilisme. Mais sa traversée est encore plus impérative qu'avec Nietzsche il y a un siècle. L'excès des moyens n'est pas une fatalité. Le travail des fins, buts signifiants et contrôlés tenant à distance le terme et en échec l'extermination, tel est le chemin. Malgré sa fragilité, l'individu est advenu pour tenir tête aux menaces de milieux qui l'ont engendré.

II. L'OBJECTIVATION SCIENTIFIQUE ET LA RESPONSABILITÉ NOUVELLE DES SUJETS.

L'essor de l'esprit scientifique depuis la Renaissance et le cartésianisme a suscité une recherche antifinaliste, qui a laissé à l'écart les discours providentialistes et apocalyptiques. La définalgisation d'une téléologie qui prêtait tout à la nature ou à la divinité reporte sur l'homme un maximum de pouvoir de restructuration. Le passage "du monde clos à l'univers infini", magistralement retracé par A.Koyré (dans un ouvrage célèbre de 1957, traduit aux P.U.F. en 1962), a établi un clivage croissant entre l'objectivation cosmologique et l'autonomie de visées humaines en quête de "mondes". Sous cet angle, l'art aura eu un rôle privilégié de "façonnement": qu'il s'agisse du monde romanesque de Dostoïevski, musical de Mozart ou pictural de Picasso. Car, sur le fond d'un univers d'autant moins à l'échelle de l'homme qu'il a fallu 15 milliards d'années pour que des conditions de vie lui fassent littéralement la courte échelle, ce sont toutes sortes de mondes qui se dessinent en vis-à-vis du déploiement théorique, pratique et poétique de l'homme. Car la méta-phorisation est l'activité même de symbolisation qui fait advenir l'homme à un monde. Dans l'entre-deux, la médiation du biologique a permis de résister aux méfaits du réductionnisme mécaniste, en habilitant programmations (sous l'égide du code génétique) et téléonomie (J.Monod). Pont obligé vers nos multiples codes culturels, qui répondent de l'organisation du sens. c'est à son service que les individus - plus exposés à "finir" que les rochers ou les produits de l'intellect - régulent leur rapport complexifié au monde. D'abord en empêchant les moyens exponentiellement accrus de la technologie de se substituer aux fins minimales de l'humain - et notamment de faire basculer les hommes eux-mêmes, à l'encontre de l'impératif kantien - du côté de simples moyens, au sens de procès devenus inhumains. Ensuite, en cernant mieux l'enjeu d'autonomie qu'impliquent les nouvelles fins du monde: celles d'une société post-industrielle. Les exigences écologiques ou bio-éthiques, qui nous sollicitent à juste titre, correspondent sans doute à un 3ème âge de la fin - après le "traditionnel" théo-cosmo-centrique et le "moderne" anthropo-centrique - où elle n'en finit pas de s'élaborer, dans une relation renouvelée à l'univers. Il s'agit alors de nous assigner des limites, en équilibrant progrès et ressourcement et en trouvant dans l'af-fin-nement le point ontologique de non retour, face à des idéologies mal dégrossies. En réintégrant à une théorie généralisée de la symbolisation humaine les références au surnaturel - et à son vis-à-vis le surhumain nietzschéen - une Anthro-pologie pourrait confirmer dans la conjoncture incertaine d'aujourd'hui, les structures régénératives d'une condition humaine digne de ce nom.

CONCLUSION.

Si, depuis les années 60, un principe anthropique est censé éclairer théoriquement le jeu des possibles qui a fait advenir l'homo sapiens dans un univers immense et indifférent, c'est une raison de plus pour résister aux retombées entropiques redoublées par son développement accéléré. La nouvelle éthique que nous cherchons inclut au premier chef les préoccupations de H. Jonas - dont on vient de traduire en français le maître-livre Le Principe Responsabilité, une éthique pour la civilisation technologique. Respecter - à nouveau et en adulte - la nature: pour ce qu'elle nous apporte et pour nous avoir portés (par delà les trivialités ou les discours moralisateurs sur la "mère nourricière").

On ne saurait conclure sans souligner que notre société post-industrielle:

1. voit les fins remises en question, à la mesure d'un contrôle urgent des moyens dont elle dispose. Simplicité impérative du rapport à la source aux dépens de la fatalité des pouvoirs de l'apprenti sorcier.
2. Sans se borner au passage d'une Raison économique à une Raison écologique, elle aura à retrouver une technè, diversifiée et équilibrée entre l'art et les technologies.
3. Elle aura à allier l'objectivation d'un avenir - prévisible mais qui ne dépend pas d'elle - et les préventions, agrémentées de prévenance, qui permettront de substituer à quelque fin brutale des fin-esses ayant un goût d'in-fini.

- - - - -